37° Sport

Tennis, basket, rugby, EPS...

Et si on parlait sérieusement de sport ?

N°1
Été 2021
Magazine gratuit

INSTITUTION MARMOUTIER

Établissement en contrat d'association avec l'État
sous tutelle de la congrégation du Sacré-Coeur

ÉCOLE - COLLÈGE - LYCÉE GÉNÉRAL
ET TECHNOLOGIQUE - BTS

Ecoles maternelle et élémentaire à esprit Montessori

Collège :
· 6ème et 5ème à esprit Montessori (certaines matières) + cursus traditionnel
· Parcours international : échanges/voyages, accueil d'élèves étrangers, Cambridge...
· Classe de défense et sécurité globale
· Brevet d'initiation à l'aéronautique

Lycée :
· Section européenne - Anglais
· Parcours International : échanges/voyages, accueil d'élèves étrangers, Cambridge...
· Sciences et technologies de laboratoire

BTS :
· Analyses de biologie médicale
· Bioanalyses et contrôles

Cambridge English · euroscol · IMPALA · PARCOURS

02 47 88 35 35

www.marmoutier.com
secretariat@marmoutier.com

BP 27344 - 17, quai Marmoutier
37073 TOURS cedex 2

Édito

Facilitateur d'émotion et vecteur de passion, qu'il soit amateur ou professionnel, en loisir ou en compétition, le sport revêt bien des valeurs en lien avec la société. En effet, universel et rassembleur, le sport est un domaine qui englobe des problématiques et enjeux divers et variés. Un domaine souvent sous-estimé qui touche pourtant tout le monde, petits comme grands.
C'est dans cette optique de traiter médiatiquement ces problématiques, de raconter et faire connaître les belles histoires et les passionnés qui œuvrent sur le territoire de l'Indre-et-Loire que nous souhaitions vous proposer ce nouveau magazine, intitulé *37° Sport*. Dans celui-ci, nous nous attacherons à aborder le sport dans son ensemble : que ce soit par le prisme du physique et du sport bien-être, de l'aspect social ou encore économique...
Un magazine qui vient en complément de notre travail quotidien sur nos sites 37 degrés et Info Tours ou encore sur notre magazine général *37° Mag*. Alors, et si on parlait sérieusement de sport ?

Mathieu Giua
Directeur de la publication

Sommaire

4 ENTRETIEN
Samuel Brosset : « *Mon père m'a tout appris* »
8 ZOOM
Prise de rebond
11 JOUR DE MATCH
Andréa Novellan du CTHB
12 EN DIRECT
En manque de tribunes
14 ENQUÊTE
Le mirage de la grande salle
18 Grenon, la quinqua
20 PORTFOLIO
Une saison de sport en images
22 DOSSIER EPS
Matière à (ré)flexion
26 Nathalie Pellegrini : « *Le but premier de l'EPS, la connaissance de soi* »
28 PAROLE DE BÉNÉVOLE
Baptiste, photographe pour les Remparts
30 CLUB DE CŒUR
La force des arts martiaux
32 DÉCOUVERTE(S)
La petite histoire du rugby à 7
34 En garde pour Tokyo
36 LÉGENDE
Tours en piste
38 DERNIÈRE MINUTE
Kart scolaire

OURS

Éditeur :
Indéloire - 63, rue Georges Courteline, 37000 Tours
www.37degres-mag.fr

Directeur de la publication :
Mathieu Giua

Rédaction :
Pierre-Alexis Beaumont, Olivier Collet, Émilie Mette, Mathieu Giua

Photographie :
Laurent Depeigne, Philippe Maitre, Émilie Mette, Pascal Montagne, Mathieu Giua

Photo de couverture :
Pascal Montagne

Maquette et infographie :
Pierre-Alexis Beaumont

Pour joindre la rédaction :
redac@37degres-mag.fr

Régie commerciale :
Happy Média : contact@happymedia.pub

Imprimerie :
Graphival

Distribution : En cours
Dépôt légal : 3e trimestre 2021
Tirage : 10 000 exemplaires
N° ISSN : dépôt en cours

« Mon père m'a tout appris »

Licencié à l'ATG Tours, Samuel Brosset évolue sur le circuit professionnel depuis trois ans. De ses débuts au tennis à ses objectifs, en passant par ses doutes ou son rôle de sparring-partner à Roland-Garros, le tennisman de 23 ans, actuellement 89e meilleur joueur français, retrace sa jeune carrière.

Texte : Émilie Mette
Photos : Pascal Montagne

Peux-tu nous raconter tes débuts au tennis ?
Au départ, je faisais du basket. C'est mon père qui m'a mis une raquette dans les mains, quand j'avais 9 ans. Il est prof de tennis donc, de fil en aiguille, j'ai commencé à jouer et ça m'a plu. J'allais faire du mur tout seul, j'étais capable de jouer pendant cinq ou six heures. C'était sympa ! Et, forcément, quand on est doué dans un domaine ça aide à l'aimer.

Quand t'es-tu dit que tu pourrais en faire ton métier ?
Je ne me le suis jamais vraiment dit. Tous mes proches me disaient que j'étais talentueux mais j'ai toujours manqué de confiance en moi donc c'était un peu compliqué au départ. Mais, à force de l'entendre, j'ai essayé de l'assimiler. Puis, tout s'est enchaîné naturellement, vers mes 16 ans.

Tu as effectivement arrêté tes études pour te consacrer au tennis. Cette décision a-t-elle été difficile à prendre ? Comment l'ont vécue tes proches ?
Je n'étais pas un grand scolaire. J'avais de bons résultats jusqu'à la 4e et j'ai arrêté d'aller en cours. Je n'étais plus trop dedans, je ne pensais qu'au tennis. J'étais à fond dans mon truc mais ce n'est pas pour ça que j'avais de mauvais résultats. J'étais à moitié hyperactif et rester sur une chaise pendant des heures était compliqué. Je me suis un peu pris la tête avec mon père à ce sujet. On s'est embrouillé deux ou trois fois mais il a quand même rapidement accepté mon choix. Je le remercie pour ça parce qu'il a été vraiment cool. C'est grâce à lui que je suis à ce niveau-là aujourd'hui. Il m'a tout appris.

Tu as été au mieux 693e mondial, aujourd'hui tu es au-delà de la 1 000e place. Comment vis-tu du tennis, quand on sait que, passée la 200e place, il est déjà difficile d'avoir des revenus suffisants ?
Pour le moment, sur le circuit international, ce n'est pas possible pour moi de gagner ma vie. Le circuit Future auquel je participe sert d'appât financier pour financer ce qui est ATP derrière. C'est un peu comme ça que ça marche. Par contre, je gagne bien ma vie quand il y a les CNGT (Circuits nationaux des grands tournois, ndlr). *Le problème c'est qu'ils ont été arrêtés. C'est pour ça que, cette année, mon objectif est de monter Top 60 français pour toucher des garanties à chaque fois. À un moment, je donnais aussi des cours. J'arrivais à compenser comme ça.*

Combien te coûte une saison ?
Si je veux faire une saison correcte, avec un entraîneur, un préparateur physique, un préparateur mental, en plus de tous les déplacements, les hôtels… Ça coûte environ 60 000 euros. Mais je ne peux pas effectuer des saisons à ce prix-là pour le moment, ça revient trop cher.

Reçois-tu des aides ?
J'ai des aides de la Ligue du Centre, du comité d'Indre-et-Loire, de sponsors et d'entreprises. Il n'y a pas de petites sommes. Si une personne me dit « Sam, je n'ai pas beaucoup à te donner », je prends quand même et je leur suis toujours reconnaissant. J'essaie en permanence de trouver des sponsors mais ce n'est pas facile. Surtout en ce moment, avec la crise sanitaire. J'ai démarché pas mal de marques, de magasins ou d'entreprises, plusieurs étaient d'accord pour m'aider mais, au moment du Covid, ils m'ont dit que ça allait être compliqué.

Justement, comment as-tu vécu cette période de crise sanitaire ?
Ah, je n'étais pas bien ! Je l'ai mal vécue. J'adore sortir, voir des gens… Donc, pour le coup, le Covid ça m'a un peu tué. Niveau tennis, j'ai fait beaucoup de physique, presque trop même. Mais, c'est ce qui me permettait d'évacuer la frustration au quotidien.

Tu as gagné ton premier tournoi Future en 2018, à Knokke (Belgique), mais tu as aussi connu pas mal de blessures qui ont gâché tes saisons. As-tu déjà eu des moments de doute concernant la suite de ta carrière ? Ont-elles parfois remis tes choix en causes ?
C'est arrivé, oui. Parce que des fois la douleur était telle que je me disais : « Merde, je ne peux pas m'en sortir. C'est interminable. » J'avais beau faire tous les soins possibles, j'avais encore super mal. C'est sûr que, dans la tête, on en prend un coup. Mais, je pense que si on arrive à se relever de ce genre d'épreuves, derrière ça fait la différence. C'est là où l'on peut basculer sur un autre niveau.

> *Pour le moment, sur le circuit international, ce n'est pas possible pour moi de gagner ma vie.*
>
> **Samuel Brosset**

Comment as-tu fait pour te relever ?
Le temps. La motivation aussi, car ce n'est pas parce qu'on travaille beaucoup que l'on va avoir des résultats directement. Ça, il faut réussir à l'assimiler. Ça peut prendre du temps. Par contre, je pense que le travail paie toujours, à un moment ou un autre. Si on n'obtient pas des résultats tout de suite, on en aura forcément plus tard.

Outre les dimensions physiques et techniques, le mental a une place essentielle dans le tennis. Comment le travailles-tu et que travailles-tu ?
Mentalement, je ne travaille pas énormément. On va dire que ça se fait assez naturellement. J'essaie d'avoir une vision un peu différente des autres. Je tente d'analyser mes matchs, de comprendre pourquoi j'ai gagné ou pourquoi j'ai perdu. Ça, je trouve que c'est important. Mais, c'est vrai que j'ai plus appris de mes défaites que de mes victoires. Beaucoup plus. Quand on gagne et que l'on est sur son pic de forme, ce n'est pas là que l'on apprend. Ce sont au contraire les moments où l'on doit kiffer, où l'on doit prendre du plaisir. Alors que, quand on perd, que l'on est au fond du trou, c'est là que l'on doit chercher et creuser le pourquoi du comment. Pourquoi on n'y arrive pas alors qu'il y a encore trois mois il n'y avait aucun problème ? Je travaille cet aspect tout seul depuis toujours mais j'aimerais bien avoir quelqu'un qui me suit. C'est toujours plus facile quand on a un accompagnement personnel.

> *J'ai plus appris de mes défaites que de mes victoires.*
>
> **Samuel Brosset**

Les histoires de matchs truqués sont devenues monnaie courante dans les tournois Future ou Challenger. As-tu déjà été approché ?
On m'a déjà contacté plusieurs fois en Belgique mais j'ai toujours refusé. On nous propose beaucoup d'argent, ça peut aller jusqu'à 50 000 euros. C'est à moitié devenu une mafia. J'ai aussi vécu sur le terrain un match truqué où j'étais la victime. Ça ne m'a pas vraiment plu ! (Rires)

On parle aussi beaucoup de cyberharcèlement. En as-tu été victime ?
Oui, j'ai encore reçu un message il n'y a pas si longtemps. Ça peut aller jusqu'à « On va violer ta copine » ou « On va tuer ta famille ». En général, je les supprime directement. Je n'y prête pas attention, ça ne m'effleure pas une seconde.

Tu as été choisi comme sparring-partner pour Roland-Garros. Qu'attends-tu de cette expérience ? Que va-t-elle t'apporter selon toi ?
Ça va m'apporter pleins de choses je pense. Déjà de l'expérience, forcément. Je vais pouvoir échanger avec les joueurs. Ça va aussi me permettre de jauger à quelle vitesse les mecs jouent, de voir comment ils gèrent leur stratégie sur le terrain, leurs points de replacement… De toute façon, s'ils sont à leur niveau et moi au mien c'est bien qu'il y a quelque chose qu'ils font mieux que moi. Donc, je pense qu'il y a toujours des choses à apprendre et c'est vrai que c'est un avantage de pouvoir le faire avec les meilleurs joueurs du monde.

Comment t'es-tu retrouvé à ce poste ?
Normalement, il faut faire une candidature. Moi, je n'en ai pas fait, ce sont eux qui sont venus me chercher parce que je suis gaucher et que je tape fort. Ils voulaient un mec avec mon profil. C'est la première année que je vais faire ça et ça devrait être cool !

Comment as-tu réagi à cette proposition ?
Ça m'a fait plaisir parce que ça veut dire qu'ils ont confiance en moi. Pour mon égo personnel, c'est bien ! (Rires)

Quels sont tes objectifs, à court et long termes ?
À court terme, ce serait d'être aux alentours du Top 60 français à la fin de l'année. Sur le sol international, ce serait d'arrêter de me blesser, avoir un physique correct pour pouvoir enchaîner les matchs et ne pas avoir mal. Cette année, j'ai été capable de gagner sur des mecs qui sont très forts sauf que ça ne dure qu'un match. Le match d'après j'ai mal partout, je ne peux pas courir comme je veux. Et, à long terme, j'aimerais entrer dans le Top 100 mondial et pouvoir participer à des qualifications de Grand Chelems, Masters 1000… Ce serait un kiff !

AMBIANCE

Samuel Brosset s'est vu retirer son accréditation pour Roland-Garros, le vendredi 4 juin. Ce que la FFT lui reproche ? D'avoir assisté à un match de double de Benoît Paire, d'y avoir mis trop d'ambiance et d'avoir ensuite publié sur les réseaux sociaux un selfie avec l'Avignonnais. Après son élimination du tournoi, le 46e joueur mondial avait réagi sur Twitter, critiquant l'organisation : « *Belle programmation, bravo. Au lieu de retirer l'accréditation d'un sparring qui prend un selfie et met l'ambiance, vous devriez penser à faire votre boulot.* »

Prise de rebOnd

Après plus de 23 ans d'attente et de doutes, Tours retrouvera la Pro B la saison prochaine. Retour sur les clés de ce succès dont les fondations remontent à 2014, année de la création de l'UTBM, mais également sur les importantes modifications qui doivent accompagner cette ascension.

Texte : P.-A. Beaumont
Photos : Philippe Maitre

Puis soudain la pluie. Une averse diluvienne de paniers à 3 points s'abat sur Challans. Nous sommes dans le 2e quart-temps du dernier match de la saison de l'UTBM sur le parquet du Vendée Challans Basket. L'enjeu est simple pour le club tourangeau. Faute de ne pas avoir réussi à battre son concurrent direct pour la montée en Pro B, Toulouse, de 17 points, quelques jours plus tôt malgré une victoire plus que convaincante, l'UTBM doit finir le travail avec une simple victoire. Tendus dans le 1er quart-temps, les hommes de Pierre Tavano sortent l'artillerie lourde pour accumuler les paniers primés, planter 38 points en dix minutes (avec un pourcentage de réussite qui est monté jusqu'à 68 % à 3 points !) et creuser un écart suffisamment important pour tuer tout suspense. Le ticket tant désiré pour la Pro B est poinçonné.

De fusions en désillusions

La Pro B, un objectif affiché dès 2014 par Bruno de l'Espinay lorsque, sous la demande du maire tourangeau de l'époque, Serge Babary et de son adjoint aux sports, Xavier Dateu, il prend la tête de l'UTBM qui réunit sportivement les deux entités fortes du basket à Tours : le Touraine BC avec le PLLL Tours (Patronage Laïque La Riche Lamartine Tours) présent en National 2, afin de mutualiser les forces de ces deux clubs, tout en conservant des formations distinctes, et de redorer le blason du basket tourangeau. À cette époque, le Touraine BC est au point mort en National 3 et enchaîne depuis plusieurs années des périodes de fusion aux résultats décevants qui s'accompagnent de liquidations judiciaires. Le basket à Tours se retrouve à des années-lumière de sa gloire d'antan. Cette période faste qui s'étale des années 70 aux débuts des années 80 en inscrivant l'ASPO Tours (Association sportive Paris-Orléans) sur la carte du basketball français et européen avec deux titres de Champion de France (1976 et 1980), mais aussi en tant que vice-champion de la Coupe des Coupes en 1976 à Turin face à L'Olimpia Milan.
Cette trajectoire descendante, Bruno de l'Espinay l'a bien connue. Il nous livre : « *Les années glorieuses sont là et sont quelque part l'une des fiertés de l'histoire du basket à Tours. C'est évidemment une source de motivation pour nous. Après, à regarder tout le temps dans le rétro, on n'avance pas. Depuis cette période, nous avons connu beaucoup de cycles, de fusions, de personnes, de promesses d'espoir, mais surtout de désillusions. Ça n'avançait plus que sur du court terme, sans perspective réelle d'avenir.* » Comme en 1995, quand le Tours BC voit sa subvention municipale être divisée par deux après la passation de pouvoir entre Jean Royer et Jean Germain à la mairie de Tours. Deux ans plus tard, il disparaît. Des cendres du Tours BC, renaît, une fois n'est pas coutume, une nouvelle entité, le NPO (Nouveau Paris-Orléans) - en hommage aux années de gloire du Tours ASPO provenant de la compagnie ferroviaire Paris-Orléans. En 1997-1998, le club joue pour la dernière fois en Pro B. Au terme d'une saison marquée par 4 changements de dirigeant, dont Bruno de l'Espinay, le club est placé en liquidation judiciaire. Il faut reconstruire, encore et toujours. Un toujours qui va s'éterniser jusqu'en 2014.

> *Pour moi, un club de sport ça se dirige comme une entreprise.*
>
> **Bruno de l'Espinay, président de l'UTBM**

Deux axes stratégiques

« *Pour moi, un club de sport ça se dirige comme une entreprise* », aime souvent répéter Bruno de l'Espinay. Et gérer une entreprise, il connaît. Président-fondateur du groupe Artus Intérim depuis 1992 et présent sur l'ensemble de la France avec un réseau de 46 agences, ce passionné d'automobiles centre sa stratégie sur deux axes, lors de la création de l'UTBM : attirer, choyer et fidéliser les partenaires du club autour d'un important travail de réception lors des soirs de matchs à la salle Monconseil tout en attirant les valeurs d'expériences, montantes ou stagnantes, mais à fort potentiel du basket grâce à un budget élevé. Joueurs comme entraîneurs. L'objectif, pérenniser rapidement la structure tout en rêvant d'une accession sur le moyen-terme en Pro B. En 2016, de l'Espinay et son manager général Romain Régnard arrivent à faire embarquer dans l'aventure Pierre Tavano alors entraîneur-

adjoint à Strasbourg de Vincent Collet, le sélectionneur de l'équipe de France. En 2019, le club se retrouve en National 1 grâce à une invitation liée à la réforme du championnat. Deux saisons plus tard, c'est la Pro B qui vient récompenser « *un travail long, mais qui est encore loin d'être terminé* », pour celui qui restera aux commandes de la présidence du club la saison prochaine. Après une saison malgré tout compliquée à gérer, entre les nombreuses blessures dans l'effectif, le contexte sanitaire : tribunes vides, reports de matchs, modification de la formule du championnat (sans play-offs en fin de saison), sans oublier la pression qui a accompagné l'équipe, il faut déjà repartir de l'avant. Et modifier pas mal de choses.

Place maintenant au TMB

Début juillet, le TMB (Tours Métropole Basket) deviendra la nouvelle identité du club sous la forme d'une société mettant ainsi fin à l'UTBM. « *Pour monter en Pro B, nous n'avions pas le choix. Il fallait qu'on passe sous un statut de société, ça fait partie du cahier des charges établi par la Ligue de basket* », nous indique l'homme d'affaires de 66 ans. Une nouvelle structure au sein de laquelle nous retrouvons, notamment*, la société Artus Intérim dirigée par Bruno de l'Espinay comme actionnaire majoritaire, mais également le PLLL, qui détient les droits sportifs et reste donc au sein de la structure. Fort d'un budget conséquent de 1,3 million en National 1, Bruno de l'Espinay table sur un budget de 2 millions, réparti entre partenaires, sponsors et collectivités, pour parvenir à répondre à ses objectifs sportifs : « *Logiquement, on va commencer par viser le maintien avant d'essayer d'asseoir sereinement l'équipe en Pro B.* » S'asseoir avant de prendre un nouvel envol, celui pour la Jeep Élite ? **

**Les autres actionnaires du TMB sont la société Sixième homme de Romain Régnard, actuel manager général de l'UTBM (qui occupera la fonction de directeur général dès la saison prochaine), mais aussi Jacques Bouhier (ancien président du TVB et directeur de Leclerc Fondettes notamment), Julien Rousseau (dirigeant de la société Setipp) et Gérard Bocage (Liger Assistance Conseil).*

*** Partenariat en contrat jusqu'au 30 juin avec le championnat de 1re division, anciennement nommé Pro A.*

I © Shad'O

Un travail encore loin d'être terminé.

Bruno de l'Espinay, président de l'UTBM

I © CTHB

Andréa Novellan

Joueuse au centre de formation du Chambray Touraine Handball (CTHB), Andréa Novellan vient de signer son premier contrat professionnel pour la saison 2021-2022. La gardienne de 22 ans nous raconte comment se déroule la journée des Conquérantes lors d'un match à l'extérieur.

Texte : Émilie Mette

Jour de match

10 h / 10 h : 30

Les handballeuses sortent pour une promenade. « *Quand on est en déplacement, on a tendance à visiter un peu les alentours.* » La balade peut durer une heure ou une heure trente, en fonction de ce qu'il y a à voir, de la météo…

9 h / 9 h : 30

Les joueuses prennent le petit-déjeuner ensemble à l'hôtel. « *On se lève un peu comme on veut. Moi, j'aime bien me réveiller trente à quarante-cinq minutes avant, pour avoir du temps.* » Chacune compose son petit-déjeuner selon ses goûts. « *Ça peut être du sucré ou du salé, ça dépend de mes envies... même si j'ai une petite préférence pour le salé.* »

H +1

L'après-match : Les joueuses dînent ensemble. Puis, comme pour le réveil, le coucher est propre à chacune. « *Après une rencontre, il est difficile de s'endormir tôt car l'adrénaline n'est pas redescendue. Ça dépend aussi de la tournure du match. Des fois, on n'arrive pas à tourner la page tout de suite !* »

12 h -13 h

C'est l'heure du repas. « *Souvent, ça se résume à une source de protéines, un féculent et un légume. Puis, on a des desserts classiques : yaourts, fruits…* » Après le déjeuner, les Chambraisiennes ont un temps calme. « *Personnellement, j'aime bien prendre le temps de faire une sieste, de finir ma vidéo si je n'ai pas terminé le visionnage ou d'échanger avec les filles si j'en ressens le besoin.* » D'autres préféreront se regrouper, pour faire des jeux par exemple.

H-1

Une heure avant le match : Moment du speech de l'entraîneur. « *On fait un état des lieux de la situation : de quel côté du terrain on commence, en quelle couleur on joue…* » Puis, les handballeuses partent à l'échauffement. Elles effectuent quinze à vingt minutes d'échauffement individuel, puis le préparateur physique prend la suite, pendant huit minutes environ. Elles enchaînent alors plusieurs petits exercices pour faire monter le cardio. « *On passe ensuite aux passes, à l'échauffement gardien… On rentre au vestiaire, on se change, on écoute les derniers mots du coach et, ça y est, c'est le moment de la rencontre !* »

15 h 30 - 16 h 30

(Selon l'heure du match) : Les joueuses se retrouvent pour une collation. Ce temps, qui dure vingt à trente minutes, est suivi du débriefing. « *C'est le moment où l'on commence à être vraiment focus sur le match. Jérôme, notre entraîneur, aborde la stratégie : quel type de jeu proposent les adversaires, que va-t-on mettre en place pour les contrer, que va-t-on proposer en attaque…* »

17 h

(Quand le match est à 19h) Les joueuses se rendent au gymnase. Elles posent leurs affaires au vestiaire puis vont faire une balade. « *C'est histoire de se dégourdir les jambes. À ce moment-là, j'ai tendance à discuter avec les filles ou, si j'en ressens le besoin, à écouter de la musique.* » De retour au vestiaire, chacune réalise son protocole d'avant match. Certaines ont besoin de soins, de poser des straps…

I © BatVision

En manque de tribunes

Depuis plus d'un an, les tribunes des stades, gymnases et patinoires se sont vidées de leurs supporters. S'ils ont continué d'encourager leur équipe favorite et qu'ils ont pu suivre la saison grâce aux *lives* Internet proposés par les clubs, les amoureux de sport ont hâte de pouvoir retrouver les salles et la proximité avec les joueurs. Des supporters de l'UTBM et des Remparts de Tours témoignent.

Texte : Émilie Mette

Ne plus avoir de voix pour le mégaphone, de bras pour les drapeaux et être vraiment HS ! » Voilà ce à quoi s'attendent Jérémy et ses acolytes du 7e Rempart, le groupe de supporters de l'équipe de hockey sur glace de Tours, pour leur retour à la patinoire à la rentrée prochaine. Depuis plus d'un an, les tribunes des stades et des gymnases sont en effet désespérément vides suite à la crise sanitaire. Seule petite éclaircie pour les supporters de nos équipes tourangelles, le mois de septembre dernier.

« *Depuis mars 2020, nous avons vu quatre ou cinq matchs* raconte Laurent Bodzioch, trésorier des Fanzouzes 37, le groupe de supporters de l'UTBM. *Mon cas est un peu particulier car je suis bénévole en tant que chauffeur donc j'ai pu voir quelques rencontres en conduisant les joueurs mais je sais que les autres supporters étaient vraiment frustrés.* » Même sentence pour les amateurs de hockey. Ils n'ont pu retourner à la patinoire qu'entre fin août et septembre, pour les matchs de préparation des Remparts. Soit cinq rencontres. « *Là où l'on a eu de la chance, c'est que le premier confinement est tombé juste à la fin de notre saison 2019/2020. Avec la trêve estivale, nous n'avons donc pas eu trop de manque à ce moment-là* », se souvient Mickaël.

Pas question d'abandonner les sportifs

Mais, à peine la nouvelle saison commencée, les lieux de rencontres sportives ont de nouveau été fermés au public. Absents des tribunes, les supporters n'ont cependant pas manqué d'imagination pour montrer leur soutien à leur équipe favorite. « *Ce n'était pas évident de prouver aux joueurs que nous les suivions toujours donc notre première idée a été d'aller les voir les samedis matin, avant qu'ils ne partent pour leurs matchs à l'extérieur. On a ensuite eu l'idée de faire des banderoles avec des draps, pour les soutenir avec des messages* », indique Mickaël. Des banderoles également accrochées sur les plexiglas autour de la patinoire lors des rencontres à domicile.

Du côté de l'UTBM, les Fanzouzes 37 ont réalisé des vidéos, présentées aux joueurs quelques heures avant les matchs. « *On a aussi eu l'occasion, et nous remercions le club, de venir un samedi pour assister à la séance shooting du matin, avant la partie du soir* » se rappelle Laurent. Ils ont par ailleurs organisé un petit rassemblement devant la halle Monconseil afin d'accueillir les joueurs lors du dernier match à domicile, contre Toulouse.

Toutes ces initiatives ont été organisées pour démontrer qu'il n'était pas question d'abandonner les sportifs. « *On ne voulait pas les laisser tomber mais, au contraire, leur dire qu'ils nous manquaient, qu'ils pouvaient toujours compter sur nous avec ces messages de sympathie. Même quand il y avait un revers, nous étions là pour essayer de les rebooster et les encourager à réussir le challenge de la montée en Pro B.* » Si les supporters n'ont pas assisté à la réussite de ce challenge, ils ont retrouvé les basketteurs le temps d'un après-midi, fin mai, afin de « *les remercier du travail effectué, de nous avoir fait rêver* » et fêter cette montée avec toute l'équipe. « *C'était une envie commune de continuer à soutenir nos hockeyeurs, de toutes les façons possibles et inimaginables, parce que c'est un club qui nous est cher. On aime ce sport, les joueurs, notre groupe… C'est comme une famille* », explique Gwendoline, supportrice des Remparts et compagne de Jérémy.

I ©Fanzouzes 37

Une saison vécue à travers les écrans

Heureusement, les équipes ont très souvent proposé des lives, ce qui permettait aux supporters de suivre les rencontres via Internet. « *Sur ce point, on peut vraiment s'appuyer sur ce qui a été mis en place par les clubs de hockey. Normalement, il existe une plateforme exprès mais elle est payante. Là, elle a été mise de côté et tous les clubs ont imaginé des moyens vraiment exceptionnels pour que l'on puisse suivre les matchs, en bonne qualité, avec de bons commentateurs* » assure Élodie, qui partage la passion du hockey avec son frère Jérémy. Les Fanzouzes 37 ont eux aussi vécu la saison à travers les écrans, l'UTBM retransmettant ses matchs sur Youtube. Pour leurs rencontres à l'extérieur, cela dépendait des retransmissions proposées ou non par les autres équipes.

Même s'il a été important pour les supporters de pouvoir suivre les matchs en direct, ils s'accordent à dire que « *ce n'est pas pareil qu'être dans la salle tous ensemble* ». Gwendoline s'explique : « *On aime donner de la voix, chanter, encourager… Chez nous, c'est plus compliqué ! Socialement, c'était dur aussi. On est une bande de potes et ce lien que l'on a créé nous manque. C'est aussi le moment où l'on peut évacuer notre semaine en faisant quelque chose qui nous plaît.* » Élodie poursuit : « *Même si on s'envoyait des messages pendant les matchs, ce lien est plutôt physique et, en étant à distance, on ne pouvait pas le sentir.* » Et, quand on demande à Laurent ce qui lui a le plus manqué lors de cette période, il nous répond que c'est un tout. « *C'est de voir un match sur place, d'encourager les joueurs quand ils entrent sur le terrain pour la présentation des équipes, de crier ''défense'' quand ils sont en difficulté, de faire un clapping lorsqu'ils gagnent, de les féliciter en fin de match, de voir les enfants faire des photos avec leur joueur préféré…* »

Après des mois à vibrer depuis chez eux, les membres des Fanzouzes 37 et du 7e Rempart, comme les supporters, ont donc hâte de retrouver les tribunes. « *Je pense que l'on a besoin d'évacuer tout ce que l'on a accumulé tout au long de la saison. Le premier match devrait servir à ça* » déclare Gwendoline. Avant cela, les amoureux de hockey devraient se retrouver : « *On va essayer de se voir un peu avant, comme on le fait tous les ans, pour un petit bilan de la saison dernière et réfléchir à ce que l'on va mettre en place pour la prochaine. Ensuite, ça va être de reprendre nos automatismes, parce que chacun à ses petites habitudes en tribune* » poursuit Mickaël. Avant de conclure : « *Il n'y aura plus qu'à attendre le premier coup de sifflet et ce sera reparti !* »

Le mirage de *la grande salle*

Le retour du basket tourangeau à un niveau professionnel relance le débat sur le manque d'une grande salle sportive en Touraine. Un problème qui ne date pas d'hier mais dont la solution, régulièrement envisagée, reste un mirage.

Texte : Mathieu Giua
Photos : Pascal Montagne & Laurent Depeigne

Dimanche 13 février 2011. Le Saint-Cyr Touraine Handball accueille la grande équipe de Montpellier et ses quatre récents champions du monde (Nikola Karabatic, William Accambray, Michaël Guigou, Samuel Honrubia) pour le compte de la 13e journée de première division du championnat de France. 5 800 personnes ont pris leur billet pour ce match concocté comme un show par les dirigeants saint-cyriens. Une réussite médiatique et sportive saluée par beaucoup.
Seul hic : le Saint-Cyr Handball s'est expatrié au Mans, dans la salle Antarès. Saint-Cyr joue d'ordinaire ses matchs dans sa salle Guy Drut et ses 1 200 places. Une jauge suffisante pour le quotidien, mais pour les grandes affiches les dirigeants rêvent de plus grand. Seulement aucune salle de Touraine ne répond à ce besoin ponctuel. De quoi mettre en lumière la faiblesse des infrastructures tourangelles en terme de sport de haut niveau.
Juin 2021. L'UTBM, première formation de basket de Tours, valide son ticket pour la Pro B. Sept ans après sa création, le club dirigé par Bruno de l'Espinay termine en tête de sa poule de National 1 et permet au basket tourangeau de retrouver le niveau professionnel, 23 ans après l'avoir quitté. Un événement en soi pour le sport local mais aussi pour le basket hexagonal au regard de la place de Tours dans l'histoire de la discipline. Si en raison de la crise du Covid et des matchs à huis-clos imposés, l'UTBM n'a pas eu à souffrir de problème de jauge cette saison, la capacité de la Halle Monconseil et ses 1 500 places soulève de nouveau, dix ans après le handball, le problème d'une infrastructure plus grande à Tours.

Le site Michelin : point de chute du basket ?

La solution pourrait se trouver à Joué-lès-Tours, sur le site Michelin, avec la création d'une salle de 3 500 à 4 000 places, « *une jauge suffisante* » pour le président de l'UTBM. Ce que confirme Fréderic Augis, le maire de Joué-lès-Tours : « *Nous avons 17 hectares de surface et Joué-lès-Tours est une ville de basket, au cœur de la Métropole. Nous en avons parlé, mais on en est qu'au stade de l'idée et de l'hypothèse. Il faut réfléchir en fonction du cahier des charges de la LNB.* » Un bâtiment qui ne pourrait se faire qu'à l'échelle de Tours Métropole qui possède la compétence des équipements sportifs. En attendant le tour de table des partenaires et un projet éventuel qui ne verrait pas le jour avant plusieurs années, c'est donc à Monconseil que l'avenir immédiat du basket professionnel s'écrira.
Une Halle Monconseil homologuée au niveau de la Pro B, avec quelques ajustements comme la création d'une salle de presse, l'ajout de 200 places en tribunes ou encore un parquet 100% dédié au basket (ce qui n'est pas le cas aujourd'hui), mais dont la capacité risque en revanche d'être trop juste pour satisfaire la demande du public quand on sait qu'en N1 – époque avant Covid – il n'était pas rare que la salle fasse déjà le plein…

Pourtant le problème ne date pas d'hier et la question d'une grande salle revient régulièrement depuis 25 ans dans les débats. En 1997 déjà, Jean-Patrick Gille (alors premier adjoint au maire de Tours) évoquait dans le journal *Libération* une réflexion autour d'une grande salle de sports pour accueillir le club de basket qui nourrissait (selon les propos de son coach Pierre Dao dans ce même article) « *l'espoir de retrouver la Pro A et la coupe d'Europe à l'horizon 2000* ». On connaît la suite : une descente dès 1998 et un dépôt de bilan reléguant le basket tourangeau à des niveaux amateurs.

Dans le même temps, le Tours Volley Ball commence l'ascension qui l'emmènera dans les cieux du volley hexagonal puis européen. Prenant la suite du basket, le TVB va faire de Grenon son théâtre des rêves. Une salle suffisante pour le volley avec ses 3 000 places. Devenu seul club professionnel tourangeau à toucher les sommets (si on excepte le hockey finaliste de la Ligue Magnus en 2005 mais dont les infrastructures de glace sont différentes), la question d'une salle plus grande ne se pose plus vraiment à court terme.

Les investissements se concentrent alors sur le Palais des Sports et la salle Grenon. En 2005, la salle connaît un gros lifting avec l'installation de sièges individuels à la place des antiques bancs. Les vestiaires sont refaits, les installations de lumière également… En 2018, la ville de Tours finance à hauteur de 1 million d'euros une nouvelle grosse rénovation pour remettre la salle aux normes de la ligue européenne de volley, le TVB bénéficiant jusque-là d'une dérogation pour y jouer ses matchs en raison d'une largeur de terrain insuffisante. À cette occasion, de nouveaux espaces loges sont créés pour les partenaires.

Car outre la question de la jauge, c'est aussi celle de la fonctionnalité de l'outil qui se pose. Le sport est devenu une économie à part entière, et le modèle des clubs repose sur les possibilités d'accueil des partenaires notamment. À l'UTBM, Bruno de l'Espinay aime rappeler qu'ils sont 250 à soutenir le projet et que ce dernier les accueille dans des espaces de réception digne des plus grands clubs de France. Au TVB même chose, avec environ 200 partenaires, choyés à chaque match. Mais il faut aller plus loin. Le TVB avait d'ailleurs réfléchi à l'amélioration de la salle Grenon, prévoyant d'en faire un véritable lieu de vie ouvert sur la ville avec un espace bar-restauration accessible en dehors des matchs, une bibliothèque, une boutique… De quoi faire vivre la salle à l'année donc mais aussi trouver de nouvelles recettes budgétaires au sein d'un modèle économique repensé. « *Grenon est un bon contenant mais qui date des années 50. Il faut que l'on passe au 3e millénaire sur le plan de la technique et du spectacle, créer aussi des espaces dignes pour les partenaires publics et privés* », nous expliquait ainsi Bruno Poilpré, peu de temps après son élection comme président du TVB en janvier 2021. « *La jauge de Grenon à 3 200 places nous suffit pour la quasi-totalité des matchs. Après il peut y avoir d'autres pistes, comme celle d'une nouvelle salle qui pourrait servir à d'autres sports ou spectacles. Il faut avoir une réflexion globale avec nos partenaires et notamment la ville de Tours et Tours Métropole.* »

Un sujet forcément politique

Le sujet est éminemment politique et dépend de la volonté des élus en place. L'ancien maire de Tours Christophe Bouchet avait bien porté l'idée de transformer l'illustre salle tourangelle en une Arena de 5 000 à 6 000 places pour un budget de 30 millions d'euros. Projet finalement remisé au placard par son successeur Emmanuel Denis, élu en 2020. Si ce dernier souhaite tout de même rénover le Centre Municipal des Sports, en raison du coût énergétique du bâtiment, sa majorité se montre plus réticente sur l'idée de construction d'une grande infrastructure, comme nous le confirmait l'adjoint aux sports Éric Thomas en début d'année : « *Je ne crois pas aux grandes Arenas qui coûtent chères en investissements mais aussi en fonctionnement. On a besoin d'une réflexion différente sur les salles sportives, surtout en ces temps de crise liée au Covid.* »

> *Grenon : un bon contenant mais qui date des années 50*
>
> **Bruno Poilpré, président du TVB**

Un projet en chassant un autre au gré des majorités et des maires (voire vice-président et président de Tours Métropole), ce projet de l'ancien maire de Tours avait lui-même enterré celui qu'avait porté Xavier Dateu (adjoint aux sports de 2014 à 2017) et validé à l'époque par Philippe Briand, président de Tours Métropole. L'idée était de construire une nouvelle patinoire aux Deux-Lions, dans le cadre d'un plan immobilier qui aurait englobé la construction de bureaux pour l'intercommunalité, elle-même à l'étroit dans ses locaux actuels. Une patinoire, double, avec une glace ludique et une glace sportive pour le club des Remparts de Tours notamment. De quoi répondre aux contraintes de créneaux qui se posent actuellement dans la patinoire du centre-ville.

La patinoire de centre-ville, au sein du Centre Municipal des Sports, libérée, Xavier Dateu imaginait alors la transformer en une deuxième salle pour sports de balle d'intérieur. D'une jauge de 2 000 places environ, elle aurait notamment permis à Tours de régler le problème de l'étroitesse de la Halle Monconseil.

« *On aurait eu une double patinoire, une salle Grenon à 3 100 places et cette nouvelle salle à 2 000. On trouvait ainsi une solution à la fois pour le basket, le volley, le hockey et le patinage.* »

De revirements et projets abandonnés qui se sont confrontés à la problématique des financements, sur fond d'une épineuse question : est-ce aux collectivités de porter de lourds investissements pour les clubs professionnels sur leur territoire ? À Orléans le choix du Comet, grande salle de 10 000 places qui sera occupée principalement par l'équipe de basket évoluant en Jeep Élite, couplée au parc des expositions et à un Palais des Congrès flambant neuf, fait beaucoup parler. Ambitieux, le projet estimé dans un premier temps à 110 millions d'euros, va atteindre les 150 millions d'euros au minimum, avec le risque de grever lourdement les finances des collectivités pour les prochaines années. Un pari qui peut vite devenir empoisonné. « *On a l'exemple du stade du Mans qui est sorti de terre au moment où le club de foot a sombré. Ce sont les contribuables qui ont payé la facture du coup* », rappelle Éric Thomas qui se veut vigilant sur les finances publiques, sans pour autant fermer la porte aux différentes options qui se présenteront.

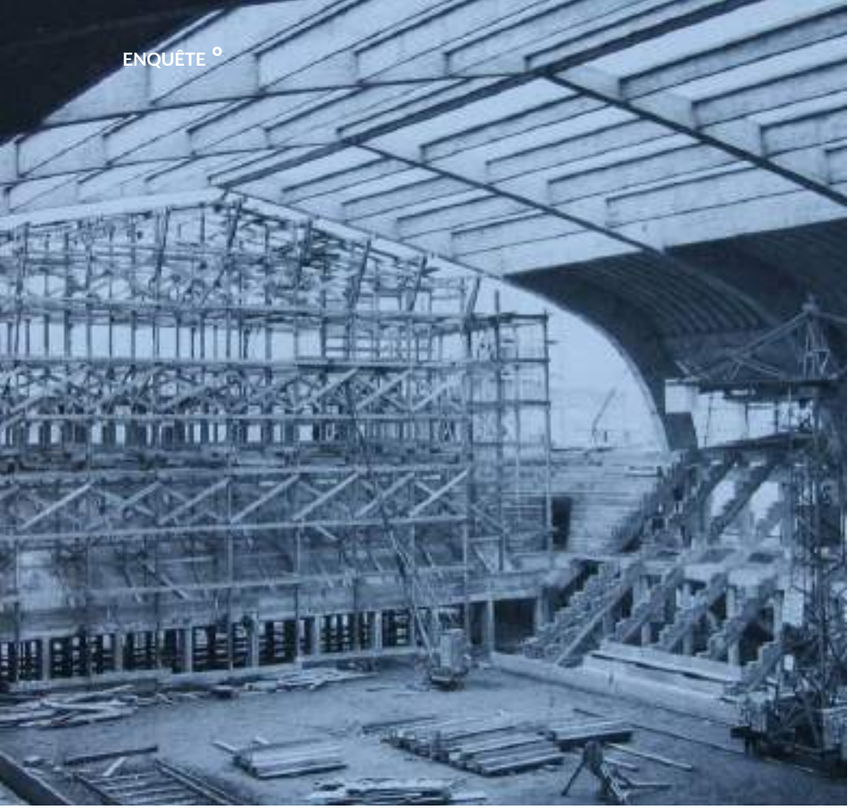
Les collectivités désormais prêtes à avancer sur le sujet ?

Ces différentes options, elles vont être étudiées dès cet été à travers des ateliers et réunions avec les différents acteurs : collectivités, mais aussi clubs sportifs. Des choix devraient être faits à l'issue de cette première phase de réflexion. Parmi les scénarios : réalisation d'une salle de 3 000 à 4 000 places pour le basket ou investissement dans une salle de plus grande envergure permettant d'avoir un outil événementiel en prime… Si ce dernier choix était retenu, cela pourrait être inclus dans une vaste rénovation du Parc des Expositions et du Grand Hall. Tours Evénements ayant lancé de son côté une réflexion à ce sujet.

Ce ne serait pas la première fois que les regards se tourneraient vers le parc de Rochepinard. Lors de sa rénovation entre 2002 et 2004, le maire de Tours, Jean Germain, avait annoncé vouloir faire du Grand Hall un futur « *mini-Bercy* ». Si depuis la structure a fait ses preuves pour la partie spectacles avec une jauge de 12 000 places qui en fait la grande salle de la région actuellement, elle ne peut accueillir ponctuellement que quelques événements sportifs ciblés comme les Internationaux Indoor de BMX. Pour le reste, le sol en pointe de diamant (qui permet l'évacuation des eaux lors du nettoyage) entraîne une différence de 50 cm de niveau au sol entre le centre et les extrémités de la salle, empêchant de fait toute grande compétition sportive de s'y tenir. Le TVB avait bien réalisé des études en 2006 et 2007 pour y organiser un final four de la Ligue des Champions, avant de se raviser face au défi technique mais aussi au coût que cela aurait engendré.

Aujourd'hui, l'investissement pour une nouvelle structure d'ampleur varie entre 15 millions et 60 millions d'euros selon le projet retenu. Reste qu'une grande salle permettrait d'accueillir des événements d'ampleur (encore que la concurrence est grande à proximité avec l'Arena de Trélazé à côté d'Angers, inaugurée en 2013, l'Arena du Futuroscope en construction, le Comet à Orléans et la salle Antarès au Mans…). Elle bénéficierait de façon plus certaine aux matchs de gala du TVB et du TMB (Tours Métropole Basket), ainsi qu'au CTHB, le club de handball féminin de Chambray, qualifié pour la première fois de son histoire en Coupe d'Europe cette année. Ce dernier club a bénéficié l'an passé d'un agrandissement du gymnase de la Fontaine Blanche (financé par la ville de Chambray-lès-Tours) pour arriver à une jauge de 1 200 places. Là encore suffisant pour le quotidien, mais au vu du développement du handball féminin ces dernières années, un outil partagé pour certaines affiches de la saison pourrait s'avérer utile. La balle est dans le camp des collectivités.

©Alexis Mercier



©Archives municipales

Grenon, la quinqua

C'est actuellement la plus grande salle sportive de Touraine avec ses 3 152 places. Au cœur du Centre Municipal des Sports de Tours, Grenon est le lieu qui a connu les plus belles heures du sport tourangeau, y compris récemment avec la victoire en coupe d'Europe du TVB en 2017.

Texte : Mathieu Giua

C'est au début des années 1950, que la mairie a l'idée de construire un complexe sportif comprenant un grand hall et une salle de basket (mais aussi omnisports et pouvant accueillir spectacles ou concerts). Imaginé par l'architecte Niermans, grand prix de Rome, l'embryon de l'actuel centre municipal des sports est ouvert en 1954, bien qu'inachevé. De 1954 à 1962, seule la grande salle de basket est utilisable. Les travaux continuent d'avancer et plusieurs salles spécialisées voient le jour (salle de judo, d'escrime…) pour répondre à la demande des Tourangeaux, dans une ville en manque d'installations sportives.
L'ensemble du Centre Municipal des Sports ne sera terminé qu'en 1972. Le 11 juin de cette année-là, quelque 800 sportifs, le secrétaire d'État aux Sports, le maire Jean Royer et les Tourangeaux inaugurent cet ensemble, à l'époque l'un des plus grands complexes sportifs couverts de France avec pas moins de 25 000 m² de surface dédiée au sport... le tout en plein centre-ville.
Désormais achevé, le Centre Municipal des Sports propose une piscine d'apprentissage, une piscine olympique (pouvant accueillir 1 000 spectateurs), une patinoire (de 2 500 places en tribunes), un complexe médico-sportif, quatre grandes salles diverses, qui s'ajoutent au quelques vingt-trois salles spécialisées déjà existantes et à la salle Grenon (d'une capacité de 5 000 places à l'époque).
Et le Palais des Sports va vite s'avérer magique pour les sportifs tourangeaux. En effet les basketteurs de l'ASPO, les hockeyeurs de l'ASGT, ou encore les nageurs de l'ENT (les Enfants de Neptune de Tours) glanent rapidement les titres dans ce complexe, si bien que les soirs de matchs la patinoire et la salle Grenon ne désemplissent pas.
Lieu dédié au haut niveau, le Palais des Sports allait aussi prouver son utilité comme équipement de proximité avec nombre de petits (et grands) Tourangeaux qui s'y initiaient à la pratique du basket, du volley, de la natation, du hockey ou du patinage en passant par les sports de combat… Cette volonté de la mairie s'est avérée payante puisqu'en 1981 la ville de Tours était élue la ville la plus sportive de France, grâce à ses sportifs de haut niveau : ASPO en basket, ASGT en hockey, Thierry Tulasne en tennis, mais également grâce à ses structures et notamment ce Centre Municipal des Sports Robert Grenon.

Pourquoi Grenon ?

Robert Grenon fut conseiller municipal de la ville de Tours à partir de 1929 et adjoint aux sports de 1947 à 1957. De par cette fonction, cet homme prit une part importante dans le projet de réalisation d'un Palais des Sports. Son projet vit le jour en 1954, mais Robert Grenon ne put en profiter dans toute sa splendeur puisqu'il décéda en 1957. La mairie décida alors de le baptiser « *Centre Municipal des Sports Robert Grenon* » en hommage à son créateur. Ce nom restera jusqu'en 1983, date à laquelle le nom de Robert Grenon fut retiré de la façade pour laisser place à un simple « *Centre Municipal des Sports* » jugé plus neutre. « *Le Centre Municipal des Sports n'avait plus rien à voir avec le projet initial de Robert Grenon qui comportait seulement le hall et la grande salle, et c'est avec respect pour lui, qu'il a été décidé de donner son nom pour son projet et non pour le reste* », expliquait-on à l'époque. Aujourd'hui, l'actuelle salle de volley porte toujours le nom de Robert Grenon et une plaque offerte par la mairie en son honneur est visible dans le hall.

happy MEDIA

conseil I communication I publicité

Contactez-nous dès maintenant pour paraître dans les prochains 37° MAG et 37° SPORT
02 44 84 04 56 · contact@happymedia.pub

Radio Digital Print Events

Happy Média · Siège social : 3 allée des Jonquilles, 37170 Chambray-lès-Tours
contact@happymedia.pub · 02 44 84 04 56 · www.happymedia.pub

Une saison de sport en images

Texte : Mathieu Giua
Photos : Philippe Maitre & Mathieu Giua

Soir d'Europe pour le TVB. Pour cause de Covid, le TVB défie les deux géants italiens Civitanova et Pérouse dans une salle Grenon vide.

Ahmed Doumbia, capitaine et symbole de l'UTBM conquérante sur le parquet de la Halle Monconseil.

Les amateurs de rugby n'auront eu que quelques matchs à se mettre sous les yeux. Une saison qui se finit néanmoins sur une note positive, avec la montée de l'US Tours en Fédérale 2, sur dossier.

Saison en dents de scie pour les Remparts de Tours qui finissent 5e de leur poule de Division 1 avec 5 victoires et 7 défaites.

À l'image de l'arrière Jovana Stoiljković, Le Chambray Touraine Handball aura réalisé une saison pleine, en terminant 4e du championnat et se qualifiant pour la première fois de son histoire pour une coupe d'Europe.

Matière à (ré)flexion

Matière scolaire encore souvent incomprise, l'EPS est pourtant un pilier de l'Éducation nationale avec comme objectif le développement aussi bien physique que psychique de l'adolescent. Mise en lumière au collège Bauchant à Château-Renault mais également avec Nathalie Pellegrini, ancienne professeure dans le secondaire.

Texte : P.-A. Beaumont
Photos : Pascal Montagne

Depuis 5 minutes, Muriel Crespy observe attentivement ses élèves orchestrer la préparation du matériel sans qu'aucune indication ne lui soit demandée. Installation des différents tapis de sécurité, mise en place des cordes sur la dizaine de pistes du mur d'escalade, équipement des baudriers. La logistique semble connue sur le bout des doigts et pratiquement tout le monde semble concerné. Il ne manque rien ou presque. « *Avant de venir vérifier vos baudriers, il faut installer les deux dernières cordes sur les lignes du fond* », indique Muriel Crespy. En ce mercredi matin de veille de l'Ascension, la vingtaine d'élèves de la 3e E du collège André Bauchant de Château-Renault entame sa 5e séance d'escalade. Au programme deux objectifs : « *Aujourd'hui, je veux que vous changiez trois à quatre fois de voie afin de trouver celle qui correspond le mieux à votre niveau. En parallèle, il faudra réussir plusieurs défis mentionnés sur votre fiche pédagogique comme essayer d'aller le plus haut possible sur une voie les yeux fermés ou avec deux balles de tennis de table, faire une montée avec le moins de prises possible…* »

Boîte à outils

Muriel Crespy est professeure d'Éducation physique et sportive depuis 2010 au collège Bauchant. Passionnée par son métier, elle nous le présente sous la forme d'une « *boîte à outils* » qu'elle transmet à ses élèves afin de les aider à s'installer et à s'épanouir durablement dans la société. La pratique sportive n'étant qu'une aide pour assimiler du mieux possible cet ensemble de valeurs citoyennes. Gestion des émotions et de l'effort, sociabilité, autonomie, esprit d'équipe, analyse d'une problématique…, les enseignants d'EPS ont pour objectif de livrer un socle d'attitudes et d'aptitudes aussi solide que varié sur la totalité du cycle scolaire secondaire. « *Quand les élèves s'apprêtent à quitter le collège, on sait déjà qu'une partie de notre contrat est rempli lorsqu'on voit qu'en quatre ans, ils ont gagné en autonomie, en communication et qu'ils ont développé leur curiosité sur les disciplines sportives.* », souligne l'enseignante, entre deux rappels, à ses élèves, sur l'importance du travail d'observation des voies avant de s'élancer.
Après cette séance, il en restera trois avant l'évaluation finale pour les élèves de 3e E. Ils seront notés aussi bien sur le rythme que sur l'action des jambes, les appuis, la performance, mais également en tant qu'assureur. « *L'évaluation mise en place n'est plus dans la recherche absolue de la performance, comme il y a plusieurs décennies* nous apprend Muriel Crespy. *On veut savoir où se situe l'élève dans une discipline sportive par rapport aux valeurs sociétales que nous cherchons à inculquer. La motricité conservera toujours une place importante, mais elle se doit d'être au même niveau que la capacité de l'élève à assurer son camarade, à communiquer, à s'autoévaluer...* ». Une grille généraliste, accessible au plus grand nombre et qui cherche à s'éloigner de la notion de performance comme un objectif ultime pour l'élève. Une sorte de dogme qui a souvent guidé l'EPS au cours de son histoire.

Une performance moins en vue

Rendue obligatoire par une loi peu de temps après le traumatisme de la défaite de 1870, l'éducation physique en milieu scolaire, auparavant dénommée gymnastique, a toujours été le miroir des contextes politiques, sociétaux et économiques français. Utilisée comme outil de développement physique pour servir sous les drapeaux jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, avant de devenir un élément essentiel dans la formation globale du futur travailleur dans la France des Trente Glorieuses, l'éducation physique devient éducation physique et sportive à partir des années 60. Période où le sport accélère sa professionnalisation et sa médiatisation pour devenir un exemple de réussite, bien aidée par les titres du Stade de Reims dans le Championnat de France de football ou par les duels Anquetil-Poulidor sur les routes du Tour de France.

> *Aider l'enfant à s'ouvrir aux autres, au monde extérieur. Le rendre confiant dans ce nouvel environnement, mais également avec son corps*
>
> **François Florent, professeur d'EPS**

Le mariage des branches sportives avec les disciplines physiques traditionnelles (course à pied, gymnastique) vient renforcer une logique pédagogique basée sur la performance individuelle avec en ligne directrice l'assimilation de la gestuelle et de la technique. Le corps devient une machine destinée à performer pour réussir dans une société où le futur individu doit se tenir prêt à être mis en concurrence avec les autres. En 1981, après des passages au sein des ministères de la Qualité de la vie, de la Jeunesse et des Sports ou bien encore de la Santé publique, l'EPS revient sous la tutelle du ministère de l'Éducation nationale et prend la forme qu'on lui connaît aujourd'hui. La performance est reléguée au second plan au profit de la recherche de l'épanouissement de tous les élèves au sein de la société. Le physique au service du cognitif. Logiquement, l'EPS suit également les tendances des pratiques sportives et s'ouvre davantage, avec le temps, à de nouvelles disciplines en fonction des moyens naturels, matériels et humains dont disposent les établissements. Arts du cirque, courses d'orientation, canoë, les professeurs d'EPS disposent d'un éventail de possibilités important pour répondre à leurs objectifs pédagogiques. Une pédagogie qu'ils déroulent sur un rythme hebdomadaire de travail de 17 h auxquelles s'ajoutent 3h forfaitaires au sein de l'AS (l'association sportive).
Dans la salle accolée au gymnase où se trouvent les pistes d'escalade, François Florent enseigne un cours de danse à une classe de 6e. Pour ces derniers l'objectif est de mettre en scène, en groupe, une chorégraphie devant le reste de la classe.
« *Généralement, les cours de danse sont réservés aux élèves de 6e et de 5e. Ils sont encore dans l'enfance et sont donc moins portés par le regard des autres. D'autant qu'à cet âge-là, ils débordent d'imagination et la danse leur permet de l'exprimer tout en transmettant une émotion à un public.* » Pour le jeune professeur, c'est l'aspect social de son métier qu'il apprécie le plus. « *C'est vraiment très intéressant, je trouve, d'aider l'enfant à s'ouvrir aux autres, au monde extérieur. Le rendre confiant dans ce nouvel environnement, mais également avec son corps. Un corps, entre 11 et 14 ans, se modifie complètement. Notre mission consiste donc aussi à les accompagner dans la découverte de ce nouveau physique.* »

Une progression qui peut partir de loin

De la 6e la 3e les collégiens sont amenés à découvrir et à se familiariser avec 8 familles d'activités physiques et sportives* réparties par des cycles de 8 à 10 séances et à raison de quatre heures de cours hebdomadaires en 6e et de trois heures de la 5e à la 3e. Sébastien Perrotin entame avec une classe de 3e la cinquième séance consacrée au tennis de table. Professeur principal de cette classe, le tennis de table représenterait « *une parfaite alchimie entre stratégie, réflexe et concentration. C'est également une pratique qui permet de bien mesurer la progression de l'élève au fil des séances et même des années.* » Une progression qui peut partir de loin, notamment au niveau de la forme physique des élèves lors de leur entrée en 6e. « *Quand ils arrivent au collège, on observe une nette différence de forme et donc une certaine inégalité entre les élèves qui sortent des écoles urbaines, habitués à avoir des cours d'éducation physique régulièrement, et ceux qui viennent d'écoles plus rurales où il y'en a peu ou quasiment pas.* » Le but pour lui est donc de s'adapter à ces différences de niveau de base. « *Les élèves partent avec des niveaux hétérogènes et vont évoluer différemment. On essaye de les accompagner simplement dans leur évolution sans les brusquer. On se doit de s'adapter au profil de chacun de nos élèves.* »
Et le bon profil du professeur d'EPS ? « *Il n'y en a pas,* nous répond Sébastien Perrotin. *Le prof d'EPS se doit d'accompagner le développement de l'enfant vers l'adolescence puis vers la vie adulte sans jamais qu'il interfère, par ses convictions personnelles, sur ce processus. On le sait qu'on enseigne une matière un peu spéciale, mais nous sommes un pilier de l'éducation. Je me souviens de la formule d'un inspecteur d'éducation physique qui définit très bien notre métier : "L'EPS est une matière à part entière et entièrement à part".* »

** athlétisme, natation sportive, activités de pleine nature, gymnastique, activités artistiques, sports collectifs, sports de raquette et sport de combat.*

COVID

S'adapter, et adapter sa programmation c'est également ce que les profs d'EPS ont dû faire pendant la crise sanitaire. Interdiction d'exercer dans les complexes intérieurs de janvier à février, c'est en extérieur que se sont déroulés les cours. Randonnées, athlétisme ou trail, les enfants ont apprécié. Les parents beaucoup moins.
***« Bon vu dans l'état de saleté dans lequel les enfants rentraient chez eux, on a eu plusieurs retours, disons, négatifs… »*, nous confie François Florent.**

Professeure d'EPS en collège et dans l'enseignement spécialisé en SEGPA de 2000 à 2014, devenue aujourd'hui enseignante au Suaps de l'université de Tours (Service universitaire des activités physiques et sportives), Nathalie Pellegrini revient, notamment, sur son expérience au sein du secondaire, son travail pédagogique, et sa vision du métier.

« Le but premier de l'EPS, la connaissance de soi »

Comment décririez-vous ce métier ? Que cherche-t-il à enseigner ? Qu'est-ce qui le différencie du sport en club ?
Il y a souvent une confusion entre l'éducation physique et le sport. Je considère l'EPS comme l'éducation par le physique au moyen des activités sportives et artistiques. C'est une découverte culturelle, une expérience par le corps de techniques communes réinvestissables dans de nombreuses activités et le développement de compétences dans les domaines physiques, émotionnels et intellectuels qui sont intimement liés. L'EPS vise une éducation globale par les activités physiques sportives et artistiques où la notion de santé a toute son importance. Alors que le sport pratiqué en club cible davantage le développement du pratiquant en le spécialisant.

Lorsque vous étiez professeure d'EPS en collège, pouvez-vous décrire la pédagogie que vous mettiez en place ?
Le but pour moi a toujours été que les élèves prennent plaisir à venir en cours, trouvent du sens à leur pratique, comme le réinvestissement dans d'autres activités, ou à d'autres moments de leur vie, y éprouvent du plaisir, repartent avec la joie de s'être amusés et la fierté d'avoir réussi. Cela passe par l'acquisition de connaissances, d'outils variés pour devenir autonome dans la gestion de leur vie physique. Pour cela, je propose des situations d'une difficulté adaptée aux élèves, motivantes, amusantes, stimulant les apprentissages. La confrontation aux difficultés, les échecs, permettent la progression grâce aux solutions trouvées pour dépasser ces difficultés et réussir à son meilleur niveau. C'est parce que l'élève est confronté à un problème pour lequel il n'a pas la solution qu'il progresse, qu'il crée de nouveaux chemins neuronaux et apprend à son cerveau, et son corps, à s'adapter. Si nous réussissons, nous sommes face à un problème de notre niveau, nous n'avons pas besoin d'élever ce niveau, nous le confirmons ; ce qui est aussi nécessaire dans le phénomène d'apprentissage pour créer des automatismes, rassurer, renforcer l'estime de soi.

Comment encadre-t-on la notion de performance ?
La performance fait partie des expériences à vivre en EPS et à l'association sportive. Ce n'est toutefois pas le but. Le but est la progression sur les multiples aspects abordés par l'EPS. Un élève peut être performant dans un sport sans pour autant être performant en EPS s'il n'acquiert pas les compétences plus générales développées dans cette activité (capacités d'analyse, connaissance de l'activité, attitude…). Un autre peut ne pas être performant physiquement en commençant une activité sportive, mais avoir par exemple mis en place des stratégies efficaces pour progresser et devenir autonome dans sa pratique, il sera alors performant en EPS.

> *Un élève peut être performant dans un sport sans pour autant l'être en EPS.*
>
> **Nathalie Pellegrini**

Comment dessiniez-vous votre programme sur une année ?
Le programme est décidé en fonction de directives nationales pour chaque cycle ou niveau de classe et l'équipe des professeurs d'EPS décide ensuite des activités proposées pour répondre à ce programme. Cette programmation interne est validée par notre inspecteur. Il y a ensuite des contraintes locales auxquelles nous devons nous adapter comme la disponibilité des salles, le matériel dont nous disposons, nos moyens matériels et humains, nos compétences, les spécificités locales (canoë sur la Loire en Touraine, par exemple), les emplois du temps de tous les enseignants d'un établissement et les contraintes internes de l'établissement.

Comment gère-t-on une classe d'élèves souvent très hétérogène dans la pratique sportive ?
C'est mon travail à travers la didactique, c'est-à-dire la transformation, le remodelage de l'activité physique sportive ou artistique pour la rendre accessible aux types d'élèves à qui je vais faire cours. C'est la créativité de l'enseignant qui est mise en jeu, en proposant des exercices avec différents niveaux de pratique où le but premier n'est pas la performance, mais la connaissance de soi, la progression. Par exemple, j'utilise des regroupements parfois hétérogènes d'autres homogènes pour varier les buts de pratique (performance, coopération, capacités d'adaptation…) Des systèmes d'entraides qui valorisent les plus avancés, permettent d'interroger leurs compétences et de les développer, mettent les plus en difficulté en relation de coopération avec leurs pairs.

Quelle forme physique ont les élèves lors de leur entrée en 6e ? Ont-ils un attrait pour la pratique sportive ? Comment faites-vous pour entretenir la motivation des élèves durant les années collège et lycée ?
Les 6e sont actifs et motivés par l'activité physique, cependant nous constatons une baisse du niveau physique et des capacités motrices des élèves avec des cas plus importants de surpoids. L'adolescence avec les transformations corporelles et émotionnelles associées modifie en partie cet état de départ. Notamment chez les filles qui connaissent un changement corporel rapide à l'adolescence et peut poser des problèmes dans la représentation spatio-temporelle de leur corps dans l'image et la représentation mentale qu'elles en ont. D'où les difficultés à accepter ce nouveau corps, donc à accepter qu'il soit vu et montré dans ses capacités physiques notamment.
Globalement, l'EPS peut poser problème aux adolescents qui auraient des difficultés à prendre soin de leur corps et à l'accepter. D'où l'importance de notre rôle pour aider à mieux connaître son corps, mieux le mettre en action en se préservant, en se respectant physiquement et émotionnellement. Cela passe par un traitement didactique des activités et des contenus adaptés à la spécificité de nos élèves. Au final, le rapport à l'échec, vecteur de réussite, le rapport au plaisir, le sens donné aux apprentissages soutiennent la motivation des élèves durant leur cursus en EPS au collège. Je perçois notre corps comme un moyen d'action sur terre. C'est le véhicule que nous avons pour le voyage de la vie. Si ce véhicule est bien entretenu, que nous en prenons soin et que nous sommes contents de voyager avec, la vie sera certainement plus douce et agréable. À travers l'activité physique, l'EPS transmet des outils pour aider à la gestion de sa vie physique, toute son existence.

Que retenez-vous de votre carrière en tant que prof d'EPS dans le secondaire ? Les points positifs comme négatifs ?
Il est très important de bien s'entendre entre tous les corps de métiers dans un établissement scolaire, de disposer de moyens matériels et humains facilitant la mise en place de projets. Respecter le travail des agents, être soutenu par son principal et avoir des collègues avec qui monter des projets sont des points clefs pour travailler efficacement et sereinement. J'ai adoré amener des élèves sur la Loire en canoë, monter des projets qui sortent les élèves de l'école, qui se préparent sur l'année, donnent du sens aux apprentissages. Accompagner les élèves dans leurs études toute l'année en tant que professeur principal, pour faire du lien avec les parents et parfois même leur redonner confiance en l'école. J'ai aimé voir mes élèves grandir et je suis toujours heureuse d'avoir de leurs nouvelles. Ce que je ressens comme « points négatifs » serait le manque de liberté, le manque de moyens qui parfois freinent les envies et démotivent. Il y a également l'augmentation du travail administratif au détriment du pédagogique, les réformes souvent basées sur des considérations financières plus que sur le bien-être des élèves et des enseignants. Je déplore le manque de communication, de possibilités d'ouverture de l'école avec le monde extérieur (parents, secteur privé) et les clivages qui parfois en ressortent et sont dus le plus souvent à des incompréhensions qu'à de réelles oppositions. J'ai aimé travailler dans l'Éducation nationale et dans l'enseignement spécialisé. Je savais aussi que je n'aurais pas la même énergie à 35 ans qu'à 65 pour enseigner dans le secondaire. J'avais envisagé de terminer ma carrière à l'université si possible. Mon entrée à l'université est juste arrivée un peu plus tôt que prévu, presque trop tôt.

> *Des réformes souvent basées sur des considérations financières plus que sur le bien-être des élèves et des enseignants.*
>
> **Nathalie Pellegrini**

Quel regard avez-vous aujourd'hui sur ce métier encore souvent caricaturé, voire parfois méprisé ?
C'est en arrivant à l'Université et en fréquentant d'autres milieux que les milieux sportifs que j'ai perçu cette caricature et ce « mépris » que vous évoquez. J'ai toujours été fière d'être professeure d'EPS. Je rectifie d'ailleurs souvent les personnes qui parlent de « prof de sport » ou pire de « gym » car c'est très réducteur. Le CAPEPS est un des concours les plus durs de l'Éducation nationale, et de loin le plus complet. Dès la première année en STAPS, au-delà des activités sportives et artistiques, nous avons eu une formation avec psychologie, didactique, pédagogie, anatomie, physiologie, nutrition, histoire... Un cursus de qualité. Enfin, lorsque tu réussis le CAPEPS, tu es titularisé et tu as un bac + 5. Il faudrait à la fois que la société prenne conscience de l'utilité de l'EPS et de l'expertise des enseignants. Toutefois, je suis consciente que si ce n'est pas encore le cas, nous avons certainement notre part de responsabilité. Et peut-être que notre coloration trop sportive est une des raisons expliquant le manque de considération dont nous souffrons parfois dans la société.
Mon regard, c'est qu'être professeur c'est travailler avec son cœur. Ce qui m'a plu, et me plaît encore, c'est la difficulté scolaire. J'ai découvert à travers mon métier, en développant de nombreuses compétences professionnelles et extra-professionnelles, que ce qui me motive c'est d'aider un apprenant à dépasser ses difficultés, à progresser et à prendre confiance en lui pour s'aimer davantage. Et j'ai la chance de le faire en manipulant un domaine de prédilection pour cela, celui du rapport au corps. °

Baptiste, photographe pour les Remparts de Tours

Sans eux, les clubs sportifs ne seraient pas tout à fait pareils. Que ce soit au niveau amateur ou professionnel, les bénévoles font partie de l'âme des clubs, donnant de leur temps, s'investissant parfois depuis de nombreuses années que ce soit dans l'encadrement des adhérents, dans la communication, l'aide plus ponctuelle… À chaque numéro, 37° s'intéressera à ces chevilles ouvrières. Premier à répondre à nos questions : Baptiste, photographe également connu sous le nom de BatVision et qui allie sa passion pour la photo avec une présence comme bénévole auprès des Remparts de Tours, le club de hockey de la ville.

Texte : Mathieu Giua

I © Stephan Khochen

Comment es-tu devenu photographe pour le club des Remparts de Tours ?
Je suis devenu photographe aux Remparts de Tours un peu par hasard. J'étais venu faire quelques clichés pour Prog, l'agenda des sorties du 37 en 2017. J'ai fortement apprécié l'ambiance et la rapidité du jeu. J'ai donc souhaité revenir et j'ai contacté un ami qui était chauffeur de bus de l'équipe première pour les déplacements. Il m'a transmis les coordonnées de l'équipe de communication et c'est ainsi que l'aventure a commencé.

Tu pratiques toi-même le hockey ? C'est ton sport de prédilection ?
Pas du tout, j'était un footeux à la base. Je n'ai même jamais patiné. J'ai juste fait depuis quelques essais avec l'équipe de hockey-luge et j'ai vraiment eu des super sensations.

Ton premier souvenir à la patinoire c'est lequel ?
Mon premier souvenir à la patinoire de Tours c'est un match des Diables Noirs avec l'école dans les années 90. Un super souvenir !

Ton meilleur souvenir depuis que tu suis les Remparts ?
J'ai deux très beaux souvenirs à la patinoire : la victoire de l'équipe féminine à domicile lors de la finale du championnat de France en 2018 et aussi ma participation en tant que photographe de l'équipe de hockey-luge au match d'ouverture de la finale de la Ligue Magnus 2019 à Paris auquel l'équipe participait.

Comment définirais-tu ta mission de bénévole ?
Ma mission est assez simple, j'essaye de retranscrire ma vision des matchs, des moments forts de la saison en photo et de transmettre ma passion de ce sport au public.

Combien de temps cela te prend le bénévolat ?
Et bien trois ou quatre heures par match qu'il faut multiplier par le nombre de matchs sur une saison et aussi les différents événements autour du hockey. En fait pas mal de temps mais la passion est là donc je ne compte pas...

Tu as l'impression parfois de faire des sacrifices pour cette passion ?
Je n'ai pas l'impression de faire des sacrifices. Les retours que nous avons au niveau du club et de l'équipe de communication nous donne la force et l'envie de continuer toujours plus. Je suis photographe amateur et passionné, si demain je pense me sacrifier, alors j'arrêterai mais ce n'est pas du tout le cas aujourd'hui. °

Publi-reportage

WIN ÉCOLE DE MANAGEMENT DU SPORT

Aujourd'hui, le sport est devenu un pôle de développement majeur dans notre société et l'économie du sport offre de nombreuses perspectives d'emplois dans plusieurs secteurs : équipementiers, distributeurs, fédérations, clubs et associations sportives, agences de communication, médias, organisateurs d'événements sportifs…
Présente à Tours au sein des locaux de l'école internationale Tunon depuis 2019, WIN l'école du management du sport (21 antennes en France) forme des étudiants passionnés de sport et les sportifs de haut niveau au management, marketing et événementiel sportif, sponsoring et développement commercial.

Une pédagogie professionnalisante

La pédagogie professionnalisante de l'école WIN offre toutes les clés de la réussite en entreprise et une excellente insertion professionnelle dès la fin des études. La pédagogie WIN s'articule autour d'un socle de compétences fondamentales pendant les deux premières années d'études destinées à assimiler les concepts de communication globale, économie et marketing, à connaître les principaux acteurs du sport et à étudier le modèle sportif français pour évoluer dans l'univers professionnel du sport.
À ce programme, WIN associe la découverte des métiers du sport à travers 130 h de séminaires Découverte et la multiplication d'expériences professionnelles grâce aux périodes de stage d'une durée de trois mois en 1re et en 2e année, suivies d'une 3e année en alternance.
Les profils des jeunes diplômés de Win plaisent aux recruteurs pour leur côté opérationnel, en phase avec la transformation digitale, leur vision novatrice du marché, et leur connaissance des enjeux en France et à l'international.

Renseignements et informations :
https://www.win-sport-school.com/ecole-sport-tours
36, Boulevard Heurteloup 37000 Tours
02 46 71 02 57
Email : tours@winsportschool.com

Bachelor Management du sport

Formation en 3 ans, accessible après le bac, à bac+1 ou bac+2, le Bachelor Management du sport s'adresse aux fans de sport et sportifs de haut niveau qui souhaitent se former et se professionnaliser afin d'obtenir un diplôme qualifiant de sport business school.

Années 1&2
Assimilation des concepts de communication globale, économie et marketing, les principaux acteurs du marché et étude du modèle sportif français pour intégrer les fondamentaux d'école de management du sport et évoluer dans cet univers professionnel.

Année 3
Cette année de Bachelor s'effectue en rythme alterné école-entreprise (contrat de professionnalisation, contrat d'alternance, stage alterné, ou service civique) et délivre un Titre Certifié par l'État niveau 6 « Responsable du développement d'unité commerciale » (RNCP26187) (équivalence Licence, bac+3).
Le rythme : trois jours à l'école et une semaine et demie en entreprise.

Prochainement de nouveaux locaux spacieux et adaptés

D'ici la fin d'année 2021, les écoles WIN et Tunon vont déménager au 17, rue Etienne Pallu dans le centre-ville de Tours. Des nouveaux locaux spacieux, lumineux et fonctionnels qui vont permettre de fournir aux étudiants et au personnel un cadre de travail encore amélioré.

La force des arts martiaux

Cette année, l'association Arts martiaux de Touraine fête ses vingt ans. Ses quelque 150 adhérents y pratiquent le judo, le jujitsu, le taïso et les arts martiaux vietnamiens. Plus qu'une pratique sportive, ces disciplines nous sont présentées comme un « *art de vivre* ».

Texte & photo : Émilie Mette

Les arts martiaux, si on ne les vit pas tous les jours, dans notre façon de manger, de parler, de voyager, ça ne sert à rien. » C'est ce qu'assure Florent Pelletier, professeur aux Arts martiaux de Touraine, où quatre disciplines sont enseignées : le judo, le jujitsu (méthode de self-défense physique et morale, avec ou sans arme), le taïso (pratique qui permet la préparation du corps et l'amélioration du potentiel physique) et les arts martiaux vietnamiens (méthode qui aide à développer l'harmonie entre les énergies interne et externe). Le club tourangeau fêtera ses vingt ans en 2021. Il a pris la suite de la section judo créée au sein du Foyer de loisirs Courteline, en 1986.
L'association compte aujourd'hui quelque 150 adhérents, de tous âges. Car les arts martiaux peuvent être pratiqués dès 3 ans. « *Il n'y a pas de prérequis physiques. Ce qui compte, c'est de travailler correctement et de veiller à donner les bons conseils. Tout est basé sur la confiance, en soi et en l'autre* », explique celui qui est aussi président d'honneur du club.
À force d'entraînement, les nombreux bienfaits des différentes disciplines apparaissent. Ces activités jouent un rôle sur la santé et le bien-être, développent la confiance en soi et la résistance physique et inculquent des valeurs telles que le respect et l'écoute des autres. Elles permettent également d'apprendre à s'adapter et à prendre les bonnes décisions, quelle que soit la situation dans laquelle on se trouve (fatigue, peur, stress, imprévu…). « *Personnellement, ça m'a renforcé. Il faut lutter contre les peurs, les a priori. On ne vend pas du rêve mais du concret. Si on se trompe, ce n'est pas grave. Les épreuves vont nous aider à nous construire. Ce qui fait notre force, c'est que les arts martiaux nous accompagnent tout au long de notre vie.* »

Une aide pour surmonter les épreuves de la vie

Les licenciés peuvent d'ailleurs en témoigner. Grâce à leur pratique, certains ont réussi à surmonter des épreuves survenues au cours de leur vie. Philippe raconte par exemple que, lors d'une sortie en vélo il y a quelques temps, il a ressenti une étrange sensation au niveau du cœur et a eu le réflexe de s'arrêter immédiatement : « *Je faisais un infarctus. J'ai dû être opéré mais la pratique des arts martiaux m'a permis de ne pas être dépassé par les événements.* » Il se souvient de la solidarité des autres membres du club, qui sont allés lui rendre visite à l'hôpital... « *Ça donne sacrément de la force. On sait que l'on peut compter les uns sur les autres. Il faut savoir demander de l'aide et la donner.* »
Savoir demander de l'aide. Patrick a su le faire. Après s'être fait agresser au collège, le jeune homme a tout de suite demandé à contacter son professeur de judo. « *Sur le moment, j'ai perdu mes moyens et ce que j'avais appris donc je suis resté bloqué mais on ressort plus grand de ces épreuves. J'ai commencé le judo à six ans, Florent m'a inculqué beaucoup de valeurs. Je savais qu'il pourrait m'aider, trouver les bons mots et m'apporter du réconfort.* »
Le soir-même, Florent Pelletier et son élève se sont entraînés ensemble.
Mickaël a lui aussi pu compter sur le soutien du groupe. Après une fracture, il a dû être opéré. « *Dès le début, j'ai senti cette force d'amitié m'accompagner. Ils sont venus à 4 h du matin pour me soutenir avant l'intervention. À aucun moment je n'ai eu peur* », se remémore-t-il. Alors que chacun expose son histoire, Florent Pelletier se réjouit de constater la cohésion qui existe entre tous les adhérents. « *L'apport du groupe sur l'apport personnel est incroyable, avec des personnes d'origines très diverses. Aussi, si l'autre est dans l'erreur, on va lui apporter des conseils. La solidarité n'a pas de limite mais elle est basée sur une éthique.* »
D'autres expliquent que les arts martiaux leur ont permis de prendre confiance en eux et vaincre leurs peurs. À l'image de Romain : « *Très jeune, j'ai été propulsé technico-commercial mais j'ai toujours eu peur de prendre la parole. À force d'entraînement, de combat, j'ai pu dépasser cette peur. J'ai ensuite réussi à tenir tête à des directeurs de magasins. Il n'y a pas de séparation entre la vie professionnelle, personnelle et le dojo, c'est ce qui fait que c'est un art.* » Catherine, de son côté, raconte comment l'entraînement lui a permis de mieux percevoir les choses. « *Quand j'étais interne, j'ai vu un homme sur le parking de l'hôpital et j'ai senti qu'il allait m'agresser. J'ai donc réfléchi à comment réagir et la première chose à laquelle j'ai pensé, c'est qu'il ne devait pas savoir où j'habitais. Ça devient comme un sixième sens.* » Mais elle précise que, pour « *être prêt à chaque instant* » il faut beaucoup s'entraîner.
Certains adhérents regrettent cependant que l'on limite encore les arts martiaux à une pratique sportive. Car, au-delà de la dimension physique, ils sont finalement « *un art de vivre* ». Pour essayer de le faire comprendre et faire découvrir ses différentes disciplines, les Arts martiaux de Touraine organisent des démonstrations au Japan Tours festival, lors de Sport'Ouvertes en septembre ou d'événements au Jardin Botanique... mais également des stages polyvalents de self-défense ou de casse. Pendant plusieurs années, ils ont par ailleurs présenté des spectacles aux Halles de Tours ou à La Pléiade de La Riche.
Florent Pelletier conclut : « *La vie, c'est tout sauf La La land. Nous aurons tous des difficultés, qu'elles soient professionnelles ou familiales, l'important est de savoir comment réagir. Assumer ses craintes est un travail énorme. Il faut accepter que certaines personnes puissent mettre du temps à ne plus avoir peur.* » Pour l'association, il ne reste qu'à « *donner aux gens l'envie de pousser la porte d'un dojo et le goût de persévérer* ».

> *Ce qui compte, c'est de travailler correctement et de veiller à donner les bons conseils. Tout est basé sur la confiance, en soi et en l'autre.*
>
> **Florent Pelletier,** professeur

La Hpetite Histoire du rugby à 7

Moins médiatisé que son homologue à XV, le rugby à 7 est aujourd'hui pratiqué dans des pays de rugby tels que la Nouvelle-Zélande ou l'Afrique du Sud mais aussi aux États-Unis ou au Kenya, où ce sport est moins développé. Retour sur son histoire.

Texte : Émilie Mette

1883

C'est à Melrose, dans le sud de l'Écosse, que le rugby à 7 est né. Neg Haig et David Sanderson, deux bouchers locaux, en sont à l'origine. Ils organisent, cette année-là, un tournoi afin de récolter des fonds pour leur club, le Melrose RFC. Pour donner un côté plus spectaculaire à la compétition et attirer les spectateurs, ils décident de multiplier les matchs en proposant un nouveau format : le temps de jeu est réduit à quinze minutes et les équipes ne comptent que sept joueurs.

1926

Très longtemps, cette nouvelle discipline est essentiellement pratiquée dans les Scottish Borders. Mais, au début des années 20, le rugby à 7 commence à s'exporter. Le premier tournoi européen, le Middlesex Sevens, est organisé en Angleterre.

1973

Pour célébrer ses 100 ans, la Fédération écossaise de rugby organise le premier tournoi international de rugby à 7 au Murrayfield Stadium, à Édimbourg. Il est remporté par l'Angleterre.

1993

Vingt-quatre équipes s'affrontent lors de la première coupe du monde de rugby à 7, dans la capitale écossaise. Les Anglais gagnent cette compétition.

1999

Les Sevens World Series sont lancés. Chaque année, une dizaine de tournois se déroulent dans différentes villes (Paris, Dubaï, Sydney…). Chaque étape dure généralement deux jours : l'une est consacrée aux phases de poule, l'autre aux phases finales.

2016

Le rugby fait son retour aux Jeux Olympiques de Rio, après 92 ans d'absence. Entre 1900 et 1924, le rugby à XV s'est retrouvé au programme de quatre olympiades (en 1900 à Paris, en 1908 à Londres, en 1920 à Anvers et en 1924 à Paris). Les Fidji deviennent ainsi les premiers champions olympiques de rugby à 7.

En Touraine

En 1997, l'association Les Copains d'Abord crée le Howard Hinton Sevens afin de rendre hommage au rugbyman néo-zélandais du même nom ayant évolué pendant sept ans à l'US Tours. Le tournoi a lieu tous les ans, pendant trois jours, au stade de la Vallée du Cher à Tours.

Le joueur à suivre : Pierre-Gilles Lakafia

Au moment où l'on écrit cet article, le Tourangeau, licencié à l'US Tours et membre de l'équipe de France de rugby à 7, peut toujours espérer disputer les Jeux Olympiques de Tokyo. Les Bleus auront une dernière chance de décrocher leur billet lors du tournoi de qualification olympique qui se déroulera les 19 et 20 juin, au stade Louis-II, à Monaco. En cas de qualification, le tournoi masculin aura lieu du 26 au 28 juillet au Tokyo Stadium.

Les règles

Le rugby à 7 se joue sur le même terrain que le rugby à XV et les règles sont, pour la majorité, similaires.
Voici quelques différences :
- Le temps de jeu : deux mi-temps de sept minutes, à l'exception de certaines finales qui se jouent en deux mi-temps de dix minutes (contre deux mi-temps de quarante minutes).
- Un carton jaune correspond à une expulsion de deux minutes (contre dix).
- Les mêlées et les touches se jouent à trois contre trois.
- Le coup d'envoi est donné par l'équipe qui marque l'essai et non celle qui l'a encaissé.
- Les pénalités et les transformations se font par un drop.

TOURAINE LE DÉPARTEMENT · DOMAINE DE CANDÉ · Centre-Val de Loire · Crédit Mutuel · centre national de la musique · SPEDIDAM · sacem · PROGlevent · 20 minuteu

En garde pour Tokyo

Cet été, lors des JO, les licenciés de l'US Joué-lès-Tours Escrime supporteront à la fois les athlètes de l'équipe de France et un Canadien : Shaul Gordon. Depuis 2017, ce Montréalais de 26 ans vient deux fois par an en Touraine pour s'entraîner et participer à des compétitions.

Texte : Olivier Collet

I ©US Joué Escrime

Tous les 4 ans c'est la même chose, surtout quand la France ramène un bon lot de médailles des olympiades : les inscriptions à l'escrime montent en flèche. C'est l'espoir de l'US Joué-lès-Tours pour cette année 2021. En général, le club compte 120 à 140 licenciés, jusqu'à 160 dans certains cas. Basé au gymnase du Morier, partagé avec la boxe, il organise des sessions avec les scolaires de l'école voisine et accueille toute une série d'entraînements loisirs ou de compétition. La crise sanitaire a nécessité une adaptation : « *On a assigné un casque par personne* », nous explique par exemple Titouan Guillermic, le responsable partenariat. Un vestiaire a été aménagé sur une partie de l'espace intérieur et les entraînements délocalisés dehors, pour respecter les consignes sanitaires : « *On était contents de pouvoir maintenir une activité quand d'autres disciplines furent complètement à l'arrêt.* »
Il y a tout de même eu des entraînements en salle, ceux de Shaul Gordon, 26 ans, de nationalité canadienne. Fin avril, l'homme est venu à Joué-lès-Tours dans le cadre d'un stage de préparation aux Jeux Olympiques de Tokyo, sa toute première compétition de ce genre. 22e meilleur joueur mondial, qualifié en quarts de finale des derniers championnats du monde, celui qui a découvert le sabre dès ses 7 ans fait partie des outsiders du gratin mondial. Clairement, il vise une médaille au Japon. Pour ça, il travaille dur et apprécie de pouvoir échanger avec des cadors tricolores. Après quelques jours à Orléans auprès du maître d'armes Christian Bauer (12 médailles olympiques dont 4 en or) il a poursuivi avec les maîtres d'armes tourangeaux Guillaume Galvez, Cyrille Bellet et Xavier Haberer, ex international français ayant préparé les olympiades de 2008 à Pékin puis 2012 à Londres.

Des consignes sanitaires strictes

Au programme : des séances quotidiennes, et organisées dans une bulle Covid (l'athlète logeait à l'Ibis Styles de Chambray avec salle de fitness privée, quant au staff il a quitté provisoirement son cocon familial pour rester à ses côtés et l'assister sans risque de contamination). « *C'est une bonne chose d'avoir pu organiser ce stage car les propositions sont rares avec la crise sanitaire* », nous explique-t-on dans l'entourage de l'US Joué Escrime.
Il faut dire que les deux parties se connaissent bien : Shaul Gordon vient en Touraine deux fois par an depuis 2017. Repéré par l'escrimeur jocondien Arthur Zatko il y a 4 ans outre-Atlantique, il participe notamment aux championnats de France avec des Jocondiens qui visent les premiers rôles (le club est dans le top hexagonal). « *Ça lui permet de s'opposer à d'autres partenaires car l'escrime n'est pas un sport très pratiqué au Canada* », éclaire Titouan Guillermic.
Revendiquant avoir un style « *peu orthodoxe* », Shaul Gordon vénère le sabre pour sa rapidité, sa puissance. Il a débuté la discipline en Italie avant de la poursuivre à Vancouver quand il y a déménagé à l'âge de 10 ans. Dès l'adolescence, il savait qu'il voulait jouer les premiers rôles, s'en est donné les moyens avec un parcours sport-étude aux États-Unis. Actuellement, il suit des études de droit en parallèle de ses entraînements.

Une équipe mobilisée pour un athlète

« *Ce seront mes premiers JO, c'est un rêve, les yeux du monde seront tournés vers nous* », explique-t-il juste après une séance au Morier. Et dans un français extra. « *La pandémie m'a permis de faire une pause entre les qualifications où l'on enchaîne les matchs. Je ne vais donc pas à Tokyo avec la seule volonté de participer mais pour chercher un podium* », annonce-t-il. Pour cela, il devra éviter les erreurs

I ©US Joué Escrime

tactiques de ses dernières compétitions. Il se prépare notamment avec une psychologue pour gérer respiration et attention. Des petits détails qui font les grands sportifs… Et qui comptent, car cela fait quasiment un an qu'il n'a pas disputé de compétitions.
« *Physiquement je me sens très bien, je suis prêt* », assure-t-il sous le regard bienveillant de ses coachs. « *Mentalement on sent qu'il a des certitudes, tout est bien en place. La médaille, il est capable d'aller la chercher. C'est quelqu'un de très sérieux, très appliqué, qui comprend ce qu'on lui dit et essaie de l'appliquer, avec une capacité à s'ouvrir, à chercher plus loin pour optimiser au maximum. Il a une base de jeu très forte sur laquelle il pourra s'appuyer* », analyse Guillaume Galvez. « *Il est de plus en plus solide, capable de nous déstabiliser, de nous pousser dans nos retranchements. Quand il touche il fait mal physiquement et psychologiquement. Il a franchi une marche* », complète Xavier Haberer.

Un Canadien « *comme à la maison* » en Touraine

Ce n'est pas la première fois que Joué-lès-Tours encadre un escrimeur étranger. Mais la première expérience menée avec un Roumain avait été un peu décevante, pas vraiment le feeling. Là, tout le monde est unanime pour dire que ça se passe bien avec Shaul Gordon qui prend notamment le temps d'échanger avec les enfants, de répondre à leurs questions : « *Ils sont tous repartis avec des étoiles dans les yeux. C'est une récompense pour le club, tout le monde a envie de le voir* », retient Cyrille Bellet.
Le Canadien dit pour sa part se sentir « *comme à la maison* » lors de cette parenthèse française. « *C'est une alliance gagnant-gagnant. Il est extrêmement humble, tout le monde se mettrait en quatre pour lui* », dit encore Xavier Haberer qui rappelle que si la France forme des athlètes étrangers, il y a aussi des entraîneurs français qui exercent leurs talents hors de nos frontières. Donc pas de jalousie ou de ressentiment : « *À ce niveau il faut tous se regrouper pour performer, et à la fin c'est le meilleur qui gagne.* » Avec, pourquoi pas, un sacré bonus pour la formation à la Tourangelle. Ainsi, Shaul Gordon prévoit déjà un nouveau programme en vue des JO 2024 de Paris. Cette fois à seulement 2h d'un de ses camps de base.

I © Association Grand Prix de Tours

Tours en *piste*

En 1923, le Grand Prix de France posait ses valises en Touraine. Retour sur une course au scénario imprévisible où parmi les premiers rôles figurait l'écurie locale Rolland-Pilain. Récit.

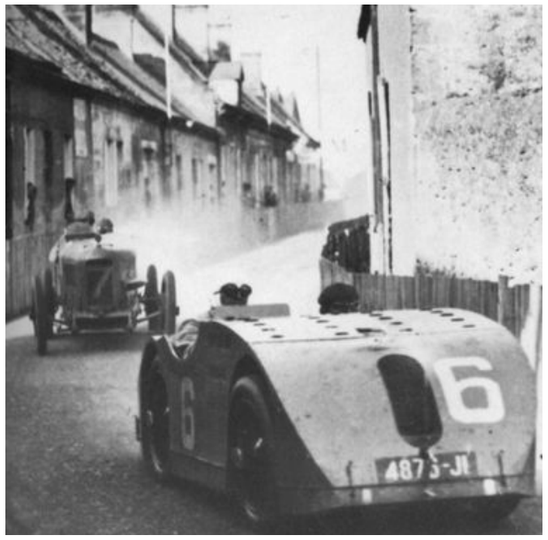
Texte : P.-A. Beaumont

Il est à peine sept heures. Les tribunes déjà bondées semblent accélérer la dissipation de l'aube. Le départ de la course n'a pourtant lieu que dans une heure, mais une impressionnante ferveur s'empare de la Noue-Guérinet, lieu-dit situé sur la RN 158 entre Neuillé-Pont-Pierre et la Membrolle-sur-Choisille. Malgré la cohue, tous les spectateurs donnent l'impression de s'être mis d'accord sur une chose : ce lundi 2 juillet 1923 doit faire date. Et pour cause, en plus de l'organisation du Grand Prix automobile de France à Tours par le prestigieux Automobile Club de France, le constructeur local Rolland-Pilain participe à la course. Une voiture, dont l'écusson du radiateur est décoré des armoiries de la ville de Tours, qui s'imposerait chez elle sur une course considérée comme l'événement de l'année dans le monde de l'automobile et dans la presse nationale, est-ce un rêve raisonnable ? Il faut bien dire que non. Certes, si les Rolland-Pilain sont réputées puissantes avec des reprises courtes, les spécialistes émettent des doutes sur la fiabilité du moteur. Des spécialistes plutôt bien renseignés : la veille de la course, l'une des trois voitures tourangelles participantes a déclaré forfait. La faute à la rupture de la tête de bielle. Une panne moteur… La concurrence sur la ligne de départ est également bien relevée pour une victoire tourangelle. Quatre Bugatti, quatre Voisin et une Delage viennent compléter la liste des constructeurs français. Trois Sunbeam et trois Fiat du côté des étrangers. Ces deux dernières écuries* sont les grandes favorites d'une course de 35 tours qui s'articule autour d'un circuit triangulaire de 22,830 km entre la Membrolle et Semblançay.

Huit heures. Les voitures s'élancent en trombe. Rapidement, la Fiat de Bordino prend la tête de la course avec une vitesse moyenne de 141 km/h. Il ne roule plus, il vole, impressionne et creuse l'écart sur le reste de ses poursuivants. Au 10e tour, Bordino n'est plus là. Son compresseur est cassé. La tête de course revient à la Sunbeam, devant les deux autres italiennes positionnées à 4 minutes de l'Anglaise. Les Rolland-Pilain ? Depuis le 8e tour, il n'en reste plus qu'une, celle d'Albert Guyot. La deuxième s'est arrêtée pour une panne de pompe à huile. Une seule voiture encore en course, mais qui se positionne en 4e place et s'affirme comme la voiture française la plus rapide du Grand Prix depuis l'abandon de la Delage. Au 17e tour, la tourangelle passe même 2e derrière la Fiat de Salamano. La joie est de courte durée. Guyot, lui aussi, ne peut empêcher un arrêt au stand.

Le retour du coup de la panne

Après plus de 4 heures de course, au 25e tour, Guyot est 4e à 9 minutes d'un nouveau trio de tête. Il y a maintenant deux Sunbeam pour une seule Fiat. Dans les tribunes ou les coulisses de l'écurie de la place Rabelais, on est optimistes. Au regard du combat intense que se livrent les trois premiers, leur mécanique ne peut tenir le reste de la course et la victoire sera tourangelle.
Finalement, c'est l'inverse qui se produit. Au 28e tour, après 600 km et plus de 5 heures de course, c'est le retour du coup de la panne pour Rolland-Pilain. La panne de la pompe à huile. Guyot est hors-jeu. Frustrant, mais peut-être pas autant que pour l'écurie Fiat. À deux tours de la fin, Salamano doit abandonner (casse-moteur) pour laisser la victoire à la Sunbeam de Segrave en 6 h et 35 min. Sur les dix-sept participants, seulement cinq passeront la ligne d'arrivée. Si parmi ces cinq il n'y a aucun pilote Rolland-Pilain, la présence de Guyot au cœur d'un scénario incontrôlable ainsi que la tenue du Grand Prix de France à Tours sont une réussite. Une réussite qui se fête encore aujourd'hui, avec la commémoration annuelle de cette course par l'association Grand Prix de Tours. Ce lundi 2 juillet 1923 a bel et bien fait date.



I © Association Grand Prix de Tours

*L'écurie Fiat était la tenante du titre du GP de France 1922 qui a eu lieu à Strasbourg.

edenéa nexity

RÉSIDENCE SENIORS À TOURS

0 820 12 10 12
Service 0,12 € / appel + prix appel*
*Gratuit depuis une box ou un forfait mobile
nexity.fr/edenea

RENSEIGNEMENTS ET VISITES :
35 RUE DANIEL MAYER 37100 TOURS - TÉL : 06 69 77 77 21

Création : dps - NEXITY EDENÉA - SA par action simplifiée à associé unique - Siret : 793 759 614 - Capital social : 37 000 €. Document et photos non contractuels. Crédit photos : AdobeStock. Mai 2021.

Kart scolaire

À La Ville-aux-Dames, le complexe Karting Center Tours propose la seule école de pilotage reconnue et agréée en Indre-et-Loire pour la pratique de ce sport mécanique.

Texte : Mathieu Giua
Photos : Pascal Montagne

Thomas Dagoneau a « *la passion de partager ma passion* », raconte-t-il en revenant sur son parcours. L'homme encadre chaque semaine des cours de kart pour petits et grands, un cas unique dans le département. Son école prend appui sur la piste du Karting Center Tours basé à La Ville-aux-Dames depuis 2000 et qu'il a repris en 2018. Pilote émérite ayant participé notamment à deux reprises aux 24 h du Mans Auto ou encore avoir terminé troisième des championnats de France et d'Europe d'Endurance de karting, l'homme enseigne au total auprès d'une trentaine d'élèves. « *Notre plus jeune adhérente a 6 ans et est prometteuse* », nous dit Thomas.
Ce mercredi matin, pendant que son groupe est sur la partie théorique, en contrebas, sur la piste un trio de jeunes garçons de moins de 10 ans s'entraîne aux exercices pratiques : slalom et freinage.
« *Pour chaque groupe, la séance dure deux heures à deux heures et demi car on dépasse souvent* », explique Thomas Dagoneau. Un peu de théorie puis la mise en pratique du thème du jour sont au programme, ainsi qu'un échauffement physique à base de petit footing. Une bonne façon de rappeler que le karting reste un sport, avec son aspect physique évident mais aussi d'observer l'état de la piste, une clé essentielle pour le pilotage observe le directeur des lieux. Les élèves sont répartis par groupes selon les niveaux et l'expérience du karting et à la manière des étoiles en ski, valident la formation en passant des « *volants* » en fin d'année, du bronze jusqu'à l'or.

Un lieu de convivialité avant tout

Aussi riche soit-elle, l'école de pilotage n'est pas la seule activité du Karting Center Tours. Les lieux vivent aussi et surtout en temps normal avec le grand public. Longue de 500 m, technique et homologuée en loisirs, la piste sert de lieu de loisirs en effet pour les particuliers qui peuvent venir s'y amuser tout en étant encadrés par l'équipe professionnelle qui gère les lieux, mais aussi les kartings. Et l'activité séduit y compris les séances pour entreprises et autres réseaux professionnels, une activité que Thomas Dagoneau souhaite développer encore plus, une fois que la crise du Covid sera passée et que la vie normale pourra reprendre son cours.
Enfin, toujours dans l'idée de partager sa passion au plus grand nombre, Thomas Dagoneau se montre fier quand il nous présente la label « *Tourisme et handicap* » et « *Handisport* » obtenu en lien avec le club ASK Val de Loire. « *Nous avons un kart adapté handisport, car c'est important que les personnes à mobilités réduites (PMR) puissent s'amuser et pratiquer l'activité comme tout le monde* », explique le gérant qui évoque parmi ceux étant passés par la piste, la personne de Maxime Léger devenu depuis champion de France handisport.

EN CENTRE-VAL DE LOIRE
LE SPORT C'EST AUSSI

SAVOIR JOUER
AU FÉMININ

© © Dr Fréchante emmanuelle - CVDL - mai_21

Plus qu'une Région, une chance pour le sport
www.centre-valdeloire.fr
LE CENTRE-VAL DE LOIRE MOBILISÉ POUR L'ÉGALITÉ
Région Centre-Val de Loire

Du 12 au 30 Juillet 2021

LA CARAVANE SPORTIVE

#ENTOURAINE

DÉCOUVREZ

des activités ludiques et sportives gratuites

dans le respect des règles sanitaires en vigueur

INSCRIVEZ-VOUS

dès maintenant sur www.touraine.fr

LOCHES
du 12 au 16 Juillet

BOURGUEIL
du 19 au 23 Juillet

CHATEAU-RENAULT
du 26 au 30 Juillet

Création : fg-infographie.com | Illustration : okionero.com

LOCHES Un art de vivre, une qualité de vie

CROS INDRE-ET-LOIRE

TOURAINE LE DÉPARTEMENT

20 TERRE DE JEUX 24

Ville de BOURGUEIL

Ville de CHATEAU RENAULT